



Rencontre avec Shaun Tan

Interview de Shaun Tan, le lauréat du prix ALMA (the Astrid Lindgren Memorial Award)

Vous avez écrit dans votre site que vous aviez commencé à dessiner très tôt. Que dessiniez-vous ?

Dès l'âge de trois ans, ce que je dessinais avait une forme reconnaissable : des oiseaux, des dinosaures, des monstres... Plus tard, à l'adolescence, je commençais à créer des mondes de science-fiction et de fantasy.

Vous semblez être un homme assez réservé, le dessin est-il pour vous un mode d'expression privilégié ?

En fait j'étais un enfant bavard et plein de vie. C'est vers douze ans que je suis devenu de plus en plus calme et introspectif. Mais j'avais plein d'amis. Il se trouve que j'étais doué pour le dessin et cette capacité-là me procurait du plaisir et de la confiance en moi-même.

Étiez-vous lecteur ?

J'ai su lire vers six ans mais notre mère – j'ai un frère un peu plus âgé que moi – nous a aussi lu beaucoup d'histoires.

Votre mère est Australienne et votre père a émigré de Chine. Est-ce que vous ressentiez l'influence de cette double culture ?

Pas vraiment. Quand vous vivez dans une famille, c'est votre référence et ce sont les autres qui sont des étrangers. Nous vivions dans un quartier de gens venus principalement d'Angleterre. Moi, j'étais à moitié Chinois mais mon père, quand il s'est installé en Australie, a complètement adopté le mode de vie de ce pays. Mon appartenance chinoise est peu prégnante : je parle un peu cette langue et je suis juste allé quelques fois en Chine.

Quand avez-vous commencé à créer des mondes imaginaires ?

Très tôt. En fait, quand un enfant dessine, il invente forcément un monde imaginaire. Vers dix ans, j'ai commencé à construire des mondes plus élaborés. J'écrivais beaucoup et j'illustrais mes histoires mais jamais je n'aurais cru que cela deviendrait mon métier. Après mes études d'Art, de Littérature anglaise et d'Histoire, je me suis demandé ce que j'allais bien pouvoir faire. Quand j'étais étudiant j'avais publié quelques illustrations qui avaient eu un certain succès. Et je suis devenu auteur-illustrateur pour gagner ma vie.

Quand on regarde votre travail sur votre site, il est difficile de dire quels sont les courants artistiques qui vous inspirent car votre travail de peintre est extrêmement différent de votre travail d'illustrateur.

Oui, mon travail suit vraiment deux directions différentes, même s'il y a bien sûr de nombreuses interférences. J'aime beaucoup peindre, essentiellement de grands paysages. Je peins des choses que je connais, que j'observe – ce n'est jamais abstrait. Dans le domaine de l'illustration au contraire, je pars d'idées et je dessine des êtres ou des choses imaginaires – mais qui sont nourris de l'observation du réel. Je suis très influencé par les grands maîtres de l'illustration américaine, comme Spiegelman, Sendak ou Van Allsburg, mais aussi par le cinéma d'animation, la bande dessinée, toutes les expressions artistiques qui utilisent la narration par l'image. En peinture, mes références vont plutôt aux grands peintres de paysages australiens qui m'ont beaucoup influencé.

Je pensais que vous aimiez tout particulièrement les peintres de la Renaissance flamande comme Jérôme Bosch ou Breughel.

Oui, certainement, pour leur art de la composition. Mais c'est très différent de ce qu'on met en œuvre dans l'image narrative où la composition doit diriger le regard du lecteur.

Et en littérature, quels sont vos maîtres ?

C'est Bradbury qui m'a permis de m'intéresser à nouveau aux livres. Je lisais beaucoup quand j'étais enfant. Mais, au collège, j'étais davantage intéressé par les sciences, la physique et la chimie.

Que savez-vous de la réception de vos livres dans les pays où ils sont publiés ? Vous dites vous-même que ce ne sont pas des livres « pour coucher les enfants », qu'ils ne correspondent pas à ce qu'on attend en général des livres d'images. Leur réception est-elle problématique ?

Je n'ai pas senti cela en France. *The Arrival* (*Là où vont nos pères*), qui a reçu le Prix du meilleur album au Festival d'Angoulême en 2008, s'est vendu en France mieux que partout ailleurs. Alors qu'en Australie, tout le monde me demande à qui il est destiné ! En Amérique, j'ai d'abord été publié par un petit éditeur canadien. Les éditeurs américains ont du mal à penser qu'un livre d'images peut rencontrer plusieurs publics. Plus tard, *The Arrival* a été publié par Scholastic à New York et ils en ont très bien fait la promotion, en faisant le lien avec les romans graphiques. New York est vrai-

Rencontre avec Shaun Tan

ment une ville prédestinée pour ce livre, avec son histoire de l'immigration. J'ai d'ailleurs regardé beaucoup d'images de cette ville pour le réaliser.

Que pensez-vous du titre français, *Là où vont nos pères* que Dargaud a donné à *The Arrival* ?

Cela n'a pas du tout le même sens, mais j'aime bien ce titre. Je l'ai découvert après coup car personne ne m'en avait informé. Quand j'étais en train de le créer, je n'avais pas de titre en tête, puis j'ai pensé qu'il s'agissait d'une histoire des pères, car c'est leur point de vue qui est donné, eux qui quittent leur famille et partent seuls dans un pays inconnu et lointain. Je cherche à inventer des histoires universelles.

Avez-vous été surpris de revoir le Prix ALMA ?

Oui, je me considère comme un débutant qui explore encore les ressources d'un médium. Mais je crois que c'est ce que le jury a justement apprécié, ce quelque chose de spécial. Je ne veux pas choisir forcément des options faciles, pour le grand public, je me donne des challenges. Je ne veux pas faire des livres seulement pour gagner de l'argent. J'aime prendre des risques – jamais assez à mon goût. Et puis je pensais que le Prix ALMA était réservé à des artistes très confirmés. Alors je le reçois comme si quelqu'un me disait : « Allez, c'est bien, tu peux continuer ! »

Propos recueillis à Stockholm le 30 mai 2011

Nathalie Beau

Pour en savoir plus : www.shauntan.net

The Arrival, © Shaun Tan, 2006



information et échos des littératures bilingues